

Piccolina

Monique Le Maner

Numéro 156, hiver 2018

La petite a ses choses, il va falloir la surveiller

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87478ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Maner, M. (2018). Piccolina. *Moebius*, (156), 55–58.

PICCOLINA

Monique Le Maner

La petite avance, les yeux fixés au sol qui luit. Elle a peur, on dirait qu'elle fait peur aussi. Pour un peu, elle recommencerait à se traîner à quatre pattes, à ramper tout partout, à taper le sol comme elle l'a vu faire au chaton son ami, pas plus tard qu'hier.

La petite a mal au cœur à force de marcher. Elle est perdue. Elle se met à tanguer. Si papa et maman me voyaient en train de perdre l'équilibre à chaque pas... Heureusement, ils ne sont pas là, ils ne seront plus jamais là. La petite s'est enfuie.

Elle a perdu sa mère il n'y a pas si longtemps (le père était déjà parti, lui). D'où sa démarche qui s'alourdit. Elle revoit son sourire fade, à la mère, et elle a envie de se lover tout contre elle, près de ce sourire, même si cela ne lui avait jamais été permis. Ne plus bouger : ses pas font un bruit assourdissant sur les pavés trempés de la dernière pluie. Le soleil les fait scintiller. Ça fait mal aux yeux. Et elle les a fragiles, très fragiles. Le médecin dit qu'elle est trop jeune pour perdre la vue. Ce serait dommage quand même.

La petite marche à petits pas. Des cris autour, des couleurs, c'est jour de marché, des voix connues... Un des marchands derrière son étal, un gros bonhomme moustachu, la salue de sa patte velue :

« Ehi ciao, come va piccina? »

À celui-là elle ne fait pas peur, mais aux autres? Tiens, la vieille là-bas. Bossue sous sa robe noire, celle qui se détourne chaque fois à son passage, et le petit sale qui n'ose plus lui tirer la langue depuis qu'elle lui a tiré la langue, elle aussi – et sa langue à elle, elle est bien plus grosse. On ne plaisante pas avec la petite. Sauf que maintenant, elle est bien avancée. Elle est seule. À part le gros moustachu, ils s'écartent tous.

Désespérance. Trop jeune pour être désespérée, non? « T'as encore plein de choses à vivre », lui avait dit sa chipie de sœur aînée pour lui remonter le moral. Avant de partir, elle aussi.

Orpheline. Tout le monde ignore sa douleur. Une petite vie grise, derrière, et un brouillard devant. Mais elle mijote un grand coup. Un jour, elle se rebellera pour de bon. Il y aura du sang.

Celui-là, elle ne l'aime pas. Il la prend pour une débile. « Picciolina, alors, tu gèles ou tu brûles? Tu l'as pas encore trouvé, ton amoroso? Il te faudrait un mari pour t'apprendre à marcher comme tout le monde! »

Et celle-là qui en remet: « Non mais regardez-la! Toujours été bizarre. J'en ai parlé avec ta mère avant qu'elle meure. Ta sœur aînée, celle qui est partie pour la ville, elle était pas comme ça. Et ton père, paraît qu'il aimait bien les folles, les petites filles surtout! T'y as goûté? »

Et ils rient, les deux maigres vendeurs de charcuterie, des lames de prosciutto entre les dents. Le marchand de

légumes les lorgne d'un œil amusé. Seul le gros marchand à grosse moustache ne rigole pas. Il se contente de sourire doucement. Comme s'il avait tout compris.

La petite poursuit sa marche, elle attend son heure.

« T'es grande, toi », dit-elle à l'autre fillette qu'elle croise souvent au marché.

C'est vrai que l'autre la domine de deux bonnes têtes. Sinon plus.

« Tu sais pas quoi? J'ai eu mes choses. Je mets des *Tampax Compak*, tu sais ce que c'est? Non, c'est sûr!

— Ah oui, c'est vrai que t'es grande, toi! Tout le monde te salue, toi!

— T'es si malheureuse, *piccina*? Attends, avoir mes choses, ça me met de bonne humeur, on va s'amuser. »

Et la grande entraîne la petite par la main, elles courent, elles crient, et la petite lève sa canne bien haut, en fait un fusil, tire dans tous les sens. Le sang éclabousse, dégouline sur les melons et les citrons, les pommes et les courgettes, le salami et les tomates. On s'exclame: « Grotesque! Pitoyable! » Ils rigolent. Ce n'est pas la première fois qu'elle leur fait le coup des révoltés du *Bounty*. N'empêche qu'elle est tellement contente, la petite. Soixante-dix ans lavés d'un coup. Plus blanc que blanc. Lavés, le père voleur, l'aînée au cœur sec qui ont toujours repoussé la naine, l'ont barbouillée dans un coin du tableau.

Pas bonne à marier, même pas à aimer, bonne à rien finalement, sinon aux travaux minuscules. Condamnée à reprendre les bas de laine des autres, en hiver. À laver la vaisselle des autres à longueur d'année, juchée sur un méchant banc. À écouter glisser les années perdues. Les autres partis, était restée la mère... Morte il n'y a pas si longtemps.

La mère sans odeur ni couleur qui arrive quand même à laisser une odeur d'absence.

« Ehi ciao, come va piccina ? »

Le marchand moustachu sourit. Le couple maigre continue à vendre son prosciutto à la criée. Tout est dans l'ordre. Les pavés luisent. La petite repartira sans rien acheter. Le soleil inonde le marché.

Au moins, il y a un chaton tout blanc qui l'attend. La petite s'appuie sur sa canne, s'éloigne à petits pas. La prochaine fois, il faut qu'elle dise à la grande qu'elle n'a plus ses choses depuis longtemps.